

COMMENT PARLER À UNE FEMME ?

Pierre Arel

Les lignes bougent, les portes, les frontières s'ouvrent, on respire mieux. Le progrès est en marche, à grande vitesse. Encore un effort et nous serons tous reconnus dans notre radicale différence, dans notre radicale individualité, c'est-à-dire tous libres, tous égaux, tous frères d'un parent 1 enfin bienveillant.

Quelques esprits, que certains diront chagrins, trouveront que le bilan de cette mutation, indiscutable et déjà fort avancée, n'est pas si globalement positif qu'il peut l'être dit. Ils pourront faire remarquer que certes les frontières ont bougé, mais qu'elles ont toujours ces mêmes effets d'opposer de part et d'autre des personnes qui se considèrent comme des étrangers, voire même comme des ennemis. Ainsi, chaque ligne bougée se transforme en ligne fortifiée qu'il s'agit de défendre et si possible de faire avancer sur le territoire de l'ennemi. Comme il est dit, il y a à la fois extension du domaine de la lutte et convergence des luttes, du fait qu'il y a une intersectionnalité des luttes diverses qui ont été menées jusque-là, entre peuples, entre religions, entre classes, et maintenant entre genres. Il semble même que la lutte pour faire bouger les frontières du genre soit la mère de toutes les batailles pour qu'advienne le grand soir de la réconciliation, enfin.

C'est ce dernier point, en accord avec nos interrogations de ce week-end qui retient le plus mon attention. Il semble régner une espèce de consensus sur l'égalité femmes-hommes, comme nous le disons maintenant, qui

s'appuie lui-même sur un consensus encore plus large sur l'égalité entre les humains, et plus encore sur la liberté de circulation des individus. Les hommes et les femmes seraient libres enfin de pouvoir aller vers qui bon leur semble, et de s'en séparer tout aussi facilement, sans qu'aucune contrainte, aucune norme ne puisse s'opposer à cette libre circulation.

Cette aspiration à la fluidité, à la traversée des frontières, est suffisamment répandue aujourd'hui dans l'opinion publique pour constituer une ligne de fracture politique qui a dépassé les partis traditionnels, ce qui fait que sur chaque question politique et sociétale s'opposent les transfrontières et ceux qui sont qualifiés de binaires, les garde-frontières.

Dans les à-côtés du colloque de Lyon sur « au-delà des figures de l'autre, une relation à l'autre moins barbare est-elle possible ? », j'ai été pris à parti par une femme que je ne connaissais pas, qui était furieuse d'avoir entendu nos propos, dont le propos très nuancé de Marc Darmon sur les frontières. Pour elle, on ne pouvait-être que pour ou contre les frontières, et ce que nous tentons les uns et les autres d'élaborer concernant un rapport à l'autre qui n'est ni binaire, ni fusionnel n'était pas entendable.

Pourtant il suffit de prendre en considération une manifestation de l'inconscient, un lapsus par exemple, pour constater que l'individu prétendument passe-muraille se retrouve divisé entre son statut social qui l'inscrit dans les générations, les classes sociales et surtout comme homme ou femme, et ses propres aspirations, ses protestations, ses vœux qu'il refoule. L'inconscient ne reconnaît pas la différence des sexes, ni d'autres formes de différence, mais il se constitue contre cette instance Une, idéale, qui a la prétention de dire qui appartient ou n'appartient pas à tel ensemble, à tel tout.

La psychanalyse a permis d'entendre cette protestation inconsciente, parce que refoulée, contre une assignation binaire entre ceux qui appartiennent au grand tout et ceux qui n'y appartiennent pas. Ce repérage est considérable pour l'avenir de nos symptômes, mais en aucun cas il n'ouvre l'espoir que nous pourrions nous passer de cette instance Une, toute, ou a contrario que nous pourrions tous entrer de façon harmonieuse sous sa bannière.

L'un des traits de notre époque est de voir combien ces protestations et ces espoirs de se passer de ces assignations du Un, ou au contraire de le voir triompher pour donner une place à chacun, s'expriment maintenant à ciel ouvert. Nous vivons bien un moment historique, de voir ainsi l'inconscient s'exprimer aussi librement.

L'inconscient à ciel ouvert, voilà une avancée considérable, mais est-ce que ça fonctionne ? Est-ce que ça fonctionne, toutes ces vérités jetées à la tête du maître via la machinerie informative et communicationnelle dont nous bénéficions aujourd'hui ? Il suffit de prendre n'importe quel fait de notre vie politique et sociétale pour repérer qu'il y a un malaise. Cela est particulièrement sensible dans le mouvement qui met en émoi notre pays depuis six mois maintenant, dans lequel s'expriment des protestations, des demandes, des plaintes qui ont leur valeur de vérité comme n'importe quelles autres plaintes. Le malaise est dans l'ampleur de cet appel à une instance Une pour répondre à ces demandes individuelles, et le rejet de toute forme de réponse du représentant de cette instance Une pour notre pays, qui s'accompagne de la dénonciation des excès de sa jouissance et de sa violence qui bien sûr ne sont que de son fait à lui. Ce qui ne fonctionne pas, c'est une parole qui aurait pour effet de permettre que ces demandes multiples rencontrent une butée qui viendrait brider ces déferlements de jouissance, et que chacun puisse accéder à un désir.

Cet inconscient à ciel ouvert est encore plus manifeste avec ces demandes concernant les redéfinitions du genre, de la sexualité et de la génération, où se manifestent les tensions entre ces revendications individuelles et une instance Une de qui il est attendu qu'elle veuille bien enfin reconnaître que chacun a sa place dans son univers. Ce qui s'accompagne d'une précarisation du lien, vais-je encore oser dire entre hommes et femmes, pour être tendance j'irai jusqu'à dire entre conjoint 1 et conjoint 2, précarisation qui a aussi des conséquences pour les enfants nés dans ces configurations conjugales où l'autodétermination joue un rôle si prépondérant.

Comment la psychanalyse peut-elle nous permettre de nous positionner par rapport à ces mouvements si profonds et si pathogènes ? Je me suis notamment demandé ce que devenait la notion de norme pour nous. Ce nous est d'ailleurs très relatif puisque nous pouvons lire les textes de nombre de nos collègues psychanalystes qui estiment qu'il serait ringard de nous accrocher à un ordre patriarcal monothéiste, et qui jette la notion de norme dans les poubelles de l'histoire. Ainsi dans un recueil récent, nombre de ces collègues se sont appuyés sur cette citation de Lacan que *c'est bien parce qu'il n'y a pas de normes sexuelles qu'il y a des normes sociales*.

Les lectures de Lacan peuvent tout autant nous amener sur d'autres positions. Aussi je me suis demandé sur quoi nous pourrions appuyer une norme qui maintiendrait un côté homme et un côté femme. La meilleure réponse que j'ai trouvée chez Lacan est dans le séminaire *Les non dupes*

errent, où il dit que l'homme... sait qu'il parle pour ne rien dire, mais pour obtenir des effets... et que le réel il le suppose comme il convient, puisque le supposer n'engage à rien... qu'à conserver sa santé mentale. C'est-à-dire être conforme à la norme de l'homme. À la norme de l'homme qui consiste en ceci : qu'il sait qu'il y a de l'impossible.

Voilà qui pose pour nous quelques jalons : il y a une norme de l'homme, dont dépend sa santé mentale, et cette norme tient à ce qu'il parle en sachant qu'il y a du réel. Aujourd'hui que la parole de l'homme est quelque peu dans le collimateur, ses propos prennent une teneur particulière. Cela pointe d'emblée que si l'on écarte la parole de l'homme comme a priori fautive, nous risquons de nous priver de quelques-uns des apports de notre civilisation et plus encore de la psychanalyse, qui dès l'apport de Freud a tenté de faire valoir la dimension langagière de la discorde entre les hommes et les femmes, et de retomber dans le comptage jaloux de ce que l'un et l'autre a ou n'a pas.

Ce séminaire *Les non dupes errent* est formidable pour ceci qu'il donne notamment une place prépondérante à la parole qu'il peut y avoir ou ne pas avoir entre les hommes et les femmes, et de ce que cela conditionne de leur amour et leur désir. C'est en passant par la parole, et en réinterrogeant cette affirmation que l'amour est ce qui permet à la jouissance de condescendre au désir, qu'il nous fournit des éléments pour interroger le devenir des positions des hommes et des femmes dans la vie amoureuse aujourd'hui.

Pour suivre ces interrogations, je vais tenter l'exercice délicat de prendre quelques éléments du parcours de Lacan dans ce séminaire, dont ce premier élément qui est celui de l'amour du prochain, sur lequel il revient après son séminaire sur l'éthique. Cet amour du prochain, qui est à distinguer de l'amour du semblable, c'est-à-dire de celui qui a la même image que moi, cet amour du prochain faisait reculer Freud en raison de sa méchanceté. Cette méchanceté est affaire de jouissance. Puisque dans l'approche de ce prochain surgit "*La présence de cette méchanceté foncière qui habite en ce prochain, mais dès lors aussi en moi-même, car qu'est-ce qui m'est plus prochain que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose pas approcher ?*"

C'est avec cet amour du prochain qu'il revient sur la jouissance qui constitue le réel auquel le symptôme est attaché, en tant qu'il constitue toujours une défense et un recul par rapport à elle.

Il poursuit en modifiant légèrement la formule de l'amour divin pour en faire : tu aimeras ta prochaine comme toi-même. Il précise qu'avec une formulation comme celle-là nous avons un précepte qui fonde l'abolition de la différence des sexes, et que ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel que les sexes se confondent. S'il n'y avait pas distinction des sexes on ne pourrait pas parler de rapport sexuel. C'est cet amour de la prochaine qui nous met sur la piste qu'il va suivre d'une distinction de la jouissance masculine et de la jouissance féminine.

Ainsi il y a deux sexes, deux jouissances, et deux paroles. Pour ce qui est de la parole, il y a celle de l'homme qui a des effets, des effets qui sont à chercher du côté de l'amour. Quant à la parole des femmes, c'est avec l'amour qu'elle se spécifie. *L'amour c'est la vérité mais seulement en tant que c'est à partir d'une coupure que commence un autre savoir que le savoir propositionnel, à savoir le savoir inconscient... l'amour c'est deux mi-dires qui ne se recouvrent pas.*

Dites comme cela, les avancées de Lacan peuvent paraître très binaires, comme cela est reproché au savoir des hommes aujourd'hui, mais il se trouve qu'il se soucie tout particulièrement dans ce séminaire où il utilise pour la première fois ce support des nœuds borroméens, il se soucie de savoir ce qui peut faire trois, et par là de donner une place au réel, à l'impossible, et par conséquent au désir. Ainsi lorsqu'il introduit cette formule « tu aimeras ton prochain comme toi-même », il pose la question de savoir si ça fait deux ou si ça fait trois. La réponse est que ça fait trois, comme il le soutiendra jusqu'à la fin du séminaire, nous verrons comment.

Mais avant revenons sur la parole de l'homme qui parle pour avoir des effets en ce qui concerne l'amour. Il s'avère que, pour ce qui concerne les choses de l'amour, nombre d'hommes parlent peu. De ce silence, Lacan fait une conséquence du rapport des hommes au phallus. « *Pour ce qui est de L'homme (du tout homme), pour l'homme, l'amour (...ce qui se situe dans la catégorie de l'imaginaire) l'amour ça va sans dire, parce qu'il lui suffit de sa jouissance... mais pour une femme... si pour l'homme ça va sans dire, parce que la jouissance couvre tout, y compris justement qu'il n'y a pas de problème concernant ce qu'il en est de l'amour, la jouissance d'une femme, elle ne va pas sans dire, c'est-à-dire sans le dire de la vérité.* »

Nous savons que c'est une plainte endémique de la part des femmes de déplorer la façon dont les hommes parlent, soit qu'ils évitent consciencieusement de parler d'amour pour parler de travail, de politique ou de sport, soit encore que lorsqu'ils parlent d'amour ce n'est vraiment pas ça. Si vous

écoutez les femmes qui font des one woman shows, qui sont de plus en plus chauds d'ailleurs, leur plainte, et donc la vérité qu'elles énoncent, est très disserte sur ce sujet du rapport des hommes à la parole concernant les choses de l'amour. Elles déclinent souvent les relations homme-femme sous leurs diverses facettes, dont celle de la drague, dans la rue, en boîte de nuit ou ailleurs, qu'importe. La vérité, même mi-dite, y est cruelle.

Cette dissymétrie dans le rapport au savoir inconscient et à la vérité, nous la rencontrons dans le cabinet du psychanalyste où le silence de l'homme sur ce qui concerne l'amour est bien présent, comme la plainte des femmes également. Je suis de plus en plus étonné par cette épaisseur du silence des hommes qui dans leur cure, même si au départ cette cure a été lancée sur un symptôme qui concernait leurs relations aux femmes, ont une propension à parler de tout sauf ça. Ce qui nécessite une vigilance constante de l'analyste pour saisir les occasions d'en parler, et lorsqu'elles se présentent de poursuivre dans cette direction. Sinon, on parle du boulot, de papa maman, de beaucoup d'autres choses encore, mais de la relation avec une femme, rien. Il faut parfois des années pour dépasser ce « ça va sans dire », et découvrir que ce qui était présenté comme une dispute, un accrochage accidentel, est un mode relationnel où domine l'agressivité qui s'est installée dans leur vie quotidienne. Et lorsque ce constat est fait qu'au-delà de cet amour, qui certes est bien présent, mais qui hélas cohabite avec une méchanceté dont pâtissent non seulement les deux protagonistes du couple, mais aussi les enfants, on est bien forcé de constater qu'il faut encore parfois beaucoup de temps pour que la parole proférée sur le divan soit reportée sur le terrain amoureux. Et ce n'est qu'à cette dernière condition, à savoir que l'homme parle, parle d'amour, que sa parole peut avoir quelques effets.

Mais comment peut-il parler à une femme de cela, et quels effets peut-il en attendre ? Un homme est venu me voir parce que c'était compliqué avec sa femme. Ils avaient du mal à se parler, et il aspirait à une relation un peu plus paisible, d'autant plus que les enfants avaient quitté la maison, et peut-être espérait-il qu'à cette occasion cela vienne à se calmer. Enfin ce n'était pas le cas. Aussi trouva-t-il cette formule, lors du premier entretien, pour résumer ses difficultés de parole avec sa femme : quand je dis quelque chose je suis un macho, et si je ne dis rien je suis une couille molle ! J'étais très content d'entendre cela, du fait qu'il résumait bien les embarras de nombre d'hommes, puisque d'une part les enjeux phalliques de cette mécontente étaient posés, et que, d'autre part, ils étaient situés du côté de la

parole dont il s'entend très bien que la parole de Monsieur est indispensable au désir de Madame, mais que cette même parole rappelle trop la situation différente de Madame et de Monsieur par rapport au dit phallus. Précisons que Monsieur en disant cela ne faisait que citer Madame. Au moins témoignait-il qu'il avait entendu sa vérité, qui n'est rien d'autre qu'une plainte nous dit Lacan, vérité dont il ne savait que faire.

Eh bien justement cette vérité, Lacan dit que, pour un homme, elle est l'occasion pour lui de se saisir de son savoir inconscient, dont il est plus chancré, et même échancré que les femmes, ce qui d'ailleurs lui confère ce rapport aussi serré à la jouissance. Parce que ce savoir est au départ un savoir sans sujet, mais c'est un savoir qui est sur le chemin qui mène au réel. C'est un savoir dysharmonique, parasitaire, en ceci que l'être parlant est initialement beaucoup plus parlé que parlant, il est parlé par la langue que Lacan écrit tout attaché. « *Lalangue a le même parasitisme que la jouissance phallique par rapport à toutes les autres jouissances. Et c'est elle qui détermine comme parasitaire dans le réel ce qu'il en est du savoir inconscient.* »

Si la rencontre de la vérité d'une femme, et donc de sa plainte est un abord privilégié de l'inconscient pour un homme, il est rare qu'il s'en saisisse comme d'une opportunité dont il puisse se soutenir pour parler.

En fait, il en perçoit surtout les conséquences pénibles, qui sont nombreuses. Déjà si l'homme a une petite idée qu'il y a de l'impossible, c'est bien du côté de la plainte qu'il en sait un bout. Allez arrêter une plainte une fois qu'elle est enclenchée.

Et pour ce qui concerne la vérité, il en sait quelque chose de son caractère injonctif, et injonctif à la jouissance, puisque « *le vrai n'a aucune façon de pouvoir être défini que ce qui en somme fait que le corps va à la jouissance* ».

C'est là un point important pour nos questions de ce week-end, du fait que la vérité de la plainte dès les chamailleries classiques de la vie conjugale a ce trait que repère Lacan, qu'il appelle ici l'impudence du dire qu'il associe à la jouissance de la femme. La première fois que je l'ai entendue à sa juste place, cette impudence du dire, j'étais jeune psychiatre. Elle est venue dans le récit d'une jeune femme qui me racontait les disputes de ses parents, qui étaient aussi intelligents et courageux l'un que l'autre. Ce qui l'avait frappée, c'est que dans ses extrémités, sa mère disait à son père : *le peu d'homme qu'il y a en toi, c'est moi qui l'ai fait !*

Voilà une petite phrase qui fait mal, qui vient réveiller une jouissance et la méchanceté qui va avec, qui étaient jusque-là ignorées.

Et elle permet d'entendre ce que dit Lacan dans la leçon du 15/01/74. ... *l'hystérique fait l'homme. Mais c'est formé par l'hystérique que l'homme part de l'idée qu'il ne sait rien. Ce qui est son cas à elle, d'ailleurs, puisqu'elle fait l'homme. Elle ne sait pas que l'union sexuelle n'existe qu'en elle et par hasard.* A quoi Lacan ajoute que le savoir de l'hystérique est ouvert, et que c'est à le refuser que l'homme le ferme. Et après il ajoute ce que je vous ai cité au début, que l'homme sait qu'il parle pour ne rien dire, mais pour avoir des effets. Je terminerai mon propos sur ces effets, mais avant je voudrais préciser certains points sur l'impudence du dire et sa relation à la jouissance de La femme.

Cette impudence du dire et sa méchanceté, Pascale Bellot-Fourcade les donne à entendre dans son texte *Le tout à l'ego*, telles qu'elles sévissent dans notre vie sociale. Elle articule cela au traitement collectif de la jouissance qui fait que l'amour du prochain et la méchanceté qui l'accompagne sont décuplés, ce qui a pour effet de majorer à la fois l'appel à l'Autre, mais aussi les affirmations d'auto-nomination, d'auto-engendrement et d'auto-transcendance.

Elle souligne comment il s'agit là de faire deux, et non trois, le trois que Lacan dit être le trois du réel. Dans ces injonctions collectives à la jouissance, dont elle repère le caractère contradictoire dans une séquence d'info sur une chaîne en continu, nous avons affaire au savoir ouvert, infini, et continu de Lalangue, qui permet de produire du sens à tire larigot.

L'une des questions de Lacan dans *Les non dupes errent* est de savoir comment le bonhomme se débrouille avec cette vérité qui surgit de l'impudence de ce dire.

Il y a dans l'impudence du dire des affirmations agressives de ce qui a droit à la jouissance ou pas, des *nominations à*, auxquelles participent toutes les nouvelles nominations de genre (au nombre de 50 selon Facebook), ce qui participe de cet inconscient à ciel ouvert qui circule en continu dans notre social, indifférent aux contradictions qu'il véhicule. Alors que du côté de l'homme, *tout homme ne peut s'avouer dans sa jouissance, c'est-à-dire dans son essence phallique, que tout homme ne parvient qu'à se fonder sur une exception de quelque chose, le père, en tant que propositionnellement, il dit non à cette essence. Le défilé du signifiant par quoi passe à l'exercice ce quelque chose qui est l'amour, c'est très précisément ce non du père, qui n'est non qu'au niveau du dire.*

Le dire de l'homme se fonde sur une exception, qui ne peut se nommer. Son nom n'est pas un nom N-O-M, mais un non N-O-N. Son nom lui

échappe, et même la croyance qu'il en a également, ce qui fait que son dire a une assise qui échappe à la nomination. Il n'y a personne pour croire en Dieu, surtout pas Dieu lui-même, c'est en ça que consiste le savoir inconscient. Le dire de l'homme ne peut-être qu'un non, dans l'exercice duquel il rencontre l'amour. C'est avec cet amour que Lacan situe le passage de la jouissance au désir. Mais il nous réserve cette surprise, alors que son propos est de dire que celui qui n'est pas amoureux de son inconscient erre, qu'il nous est possible de ne pas aimer notre inconscient.

Mais ce n'est pas parce que dans les siècles passés les hommes étaient amoureux de leur inconscient et qu'ils n'ont pas erré qu'ils savaient pour autant où ils allaient. Ils étaient la dupe de leur inconscient.

Il termine en disant : *pour la première fois dans l'histoire, il est possible à vous d'errer, c'est-à-dire de refuser d'aimer votre inconscient puisqu'enfin vous savez ce que c'est : un savoir emmerdant... l'inconscient peut être sans doute dysharmonique, et que peut-être il nous mène à un peu plus de ce réel qu'à ce très peu de réalité qui est la nôtre, celle du fantasme ; qu'il nous mène au-delà : au pur réel.*

Il en arrive à cette invention, qui est une invitation à inventer le réel, après avoir précisé tout au long du séminaire que la vérité est une plainte, que la vérité mène à la religion, et que *ce qu'il nous faut, c'est d'en sortir de la vérité. Et pour ça, il n'y a pas d'autre moyen que d'inventer, d'inventer le réel. Peut-être que si on grattait tout le sens, on aurait une chance d'accéder au réel. C'est que c'est pas le sens de la plainte qui nous importe, c'est ce qu'on pourrait trouver au-delà, de définissable comme du réel.*

Et l'invention la plus étonnante de ce séminaire est le nom qu'il donne à l'exception : *ça n'est pas Dieu, le $\exists x.\overline{\Phi x}$, c'est le lieu de la jouissance de la femme, qui est beaucoup plus lié au dire qu'on ne l'imagine... Le lien de la jouissance de la femme à l'impudence du dire, c'est ce qui me paraît important à souligner.*

Bref, pour parler à une femme, un homme peut, s'il veut bien se confronter à l'impudence de son dire, inventer un savoir qui borde la jouissance. Et pour cela, il n'est pas obligé d'aimer ni son inconscient, ni sa prochaine !